

**Molière, Dom Juan, 1665**

*Dom Juan est un libertin qui va de conquête en conquête féminine, sans se soucier du mal qu'il fait à ces femmes, ni de la moralité de ses actes, et qui a défié la religion et Dieu en décidant, comble du péché, de devenir un faux dévot, devant la Statue du Commandeur, un monument édifié après que Dom Juan a tué le Commandeur, sans s'étonner que cette statue soit vivante. Le dénouement qui suit va montrer la punition de Dom Juan.*

Scène 5

*Dom Juan, un spectre en femme voilée, Sganarelle.*

Le Spectre, *en femme voilée* - Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel ; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

Sganarelle - Entendez-vous, Monsieur ?

Dom Juan - Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix.

5 Sganarelle - Ah ! Monsieur, c'est un spectre : je le reconnais au marcher.

Dom Juan - Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

*Le Spectre change de figure, et représente le Temps avec sa faux à la main.*

Sganarelle - Ô Ciel ! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

10 Dom Juan - Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

*Le Spectre s'envole dans le temps que Dom Juan le veut frapper.*

Sganarelle - Ah ! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

Dom Juan - Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

Scène 6

*La statue, Dom Juan, Sganarelle.*

La Statue - Arrêtez, Dom Juan : vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

15 Dom Juan - Oui. Où faut-il aller ?

La Statue - Donnez-moi la main.

Dom Juan - La voilà.

La Statue - Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

20 Dom Juan - Ô Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

*Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan ; la terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*

25 Sganarelle - Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà par sa mort un chacun satisfait : Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! Mes gages ! Mes gages !

Miséricorde : pitié.

M'imprimer : créer en moi.

Eprouver : tester.

Dans le temps que : au moment où.

Vous m'avez donné hier parole :

Dom Juan a provoqué la statue en l'invitant, la statue l'a invité à son tour.

Traîne : entraîne.

Funeste : douloureuse et tragique.

Les grâces du Ciel que l'on renvoie : le pardon divin que l'on rejette.

Gages : salaire d'un domestique.

**Jean Racine, *Phèdre* (1677), vers 1524-1575**

*Phèdre, croyant son époux Thésée mort, a avoué son amour à son beau-fils Hippolyte, mais celui-ci l'a rejetée. Lorsque Thésée réapparaît, par jalousie, Phèdre accuse Hippolyte de l'avoir poursuivie de son amour. Thésée, croyant ce mensonge, maudit son fils et demande à Neptune de venger son honneur en punissant Hippolyte de mort. Théràmène raconte à Phèdre et Thésée comment Hippolyte vient de mourir, tué par un monstre marin.*

THERAMENE		
1525	Un effroyable cri, sorti du fond des flots, Des airs en ce moment a troublé le repos ; Et du sein de la terre, une voix formidable Répond en gémissant à ce cri redoutable. Jusqu'au fond de nos coeurs notre sang s'est glacé ; Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.	Formidable : qui inspire la terreur. Coursiers : chevaux.
1530	Cependant, sur le dos de la plaine liquide, S'élève à gros bouillons une montagne humide ; L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux, Parmi des flots d'écume, un monstre furieux. Son front large est armé de cornes menaçantes ; Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ; Indomptable taureau, dragon impétueux, Sa croupe se recourbe en replis tortueux.	Cependant : pendant ce temps. Plaine liquide : la mer.
1535	Ses longs mugissements font trembler le rivage. Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage, La terre s'en émeut, l'air en est infecté ; Le flot qui l'apporta recule épouvanté. Tout fuit ; et sans s'armer d'un courage inutile, Dans le temple voisin chacun cherche un asile.	
1540	Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros, Arrête ses coursiers, saisit ses javelots, Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre, Il lui fait dans le flanc une large blessure.	Javelots : armes en forme de lances. Pousse au : s'élançe contre.
1545	De rage et de douleur le monstre bondissant Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant, Se roule, et leur présente une gueule enflammée Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.	
1550	La frayeur les emporte, et sourds à cette fois, Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ; En efforts impuissants leur maître se consume ; Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.	Sourds à cette fois : devenus subitement sourds.
1555	On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux, Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux. A travers des rochers la peur les précipite. L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte Voit voler en éclats tout son char fracassé ; Dans les rênes lui-même, il tombe embarrassé.	Mors : pièce de métal placée dans la bouche d'un cheval et attachée à la bride. Poudreux : écumant. L'essieu : la pièce qui relie le char aux chevaux.
1560	Excusez ma douleur. Cette image cruelle Sera pour moi de pleurs une source éternelle. J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils Traîné par les chevaux que sa main a nourris. Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ; Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie. De nos cris douloureux la plaine retentit. Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ; Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques Où des rois ses aïeux sont les froides reliques, J'y cours en soupirant, et sa garde me suit. De son généreux sang la trace nous conduit, Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes	Impétueuse : indomptable. Aïeux : ancêtres. Reliques : restes, ossements.
1565	Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.	Dégouttantes : trempées.
1570		
1575		

L'OMBRE DE POLYDORE.

Je quitte la retraite des morts et les portes de l'Érèbe, qu'habite Pluton, loin du séjour des dieux. Je suis Polydore, enfant d'Hécube, fille de Cissée : j'eus pour père Priam, qui, lorsqu'il vit la ville des Phrygiens<sup>1</sup> en danger de succomber sous la lance des Grecs, saisi de crainte, m'envoya secrètement hors de la terre troyenne, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui règne sur les fertiles plaines de la Chersonèse et commande à ses peuples belliqueux. Avec moi mon père envoya en secret beaucoup d'or, afin que si les murs d'Ilion devaient tomber, ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étais le plus jeune des fils de Priam ; c'est pourquoi il me fit échapper, mon faible bras ne pouvant encore porter les armes ni la lance. Aussi longtemps que l'empire phrygien resta debout, et que les remparts de Troie demeurèrent intacts ; aussi longtemps qu'Hector, mon frère, eut l'avantage dans les combats, élevé par les soins de l'hôte de mon père, je croissais dans son palais, ainsi qu'un tendre rejeton. Mais dès que Troie eut succombé, ainsi qu'Hector ; quand le palais de mon père eut été ravagé, et qu'il fut tombé lui-même au pied des autels, égorgé par le sanguinaire fils d'Achille ; poussé par la passion de l'or, l'hôte de mon père me massacra sans pitié, et jeta mon cadavre dans les flots, pour s'emparer de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées, je demeure étendu sur le rivage, privé de sépulture, privé des larmes des miens. Maintenant, pour voir Hécube, ma mère chérie, j'ai abandonné mon corps, et j'habite les régions supérieures, depuis trois jours que l'infortunée est arrivée de Troie sur la terre de la Chersonèse. Tous les Grecs demeurent immobiles, depuis qu'ils ont abordé sur ce rivage de la Thrace. Le fils de Pélée<sup>2</sup> leur est apparu sur son tombeau, et retient toute l'armée qui déjà dirigeait ses navires vers leur patrie. Il demande, pour prix de ses travaux, que ma sœur Polyxène soit immolée sur sa tombe, comme la victime la plus précieuse à ses yeux, et il l'obtiendra ; ces guerriers, qui te chérissent, ne lui refuseront pas cette offrande : le destin a marqué ce jour pour la mort de ma sœur. Ma mère verra aujourd'hui les cadavres de deux de ses enfants, moi, et cette infortunée jeune fille. Pour obtenir la sépulture, j'apparaîtrai, poussé par les vagues de la mer, jusqu'aux pieds d'une esclave ; car j'ai imploré des puissances infernales la faveur d'avoir enfin un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère : j'aurai obtenu alors tout ce que je désirais, et je cesserai d'importuner la vieille Hécube. — Mais la voici qui s'avance hors de la tente d'Agamemnon, épouvantée par mon apparition. — O ma mère, toi qui du palais des rois es tombée dans la servitude, te voilà aussi malheureuse que tu fus heureuse autrefois ! Un dieu, auteur de ta perte, égale ton infortune à tes prospérités passées.

HÉCUBE

Jeunes Troyennes, guidez les pas de votre vieille maîtresse hors de la tente ; soutenez votre compagne d'esclavage, autrefois votre reine ; prenez-moi, portez-moi, aidez-moi ; soulevez ce corps affaibli par les années ; et moi, appuyée sur vos bras, je hâterai mes pas tardifs.— Ô foudres de Jupiter ! ô nuit ténébreuse ! pourquoi troubler mon sommeil par ces terreurs, par ces fantômes ? Ô terre vénérable, mère des songes aux noires ailes ! loin de moi ces visions nocturnes, qui m'alarment sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, et sur Polyxène, ma fille chérie ! effrayante apparition que j'ai vue en songe ! oui, oui, je comprends. Dieux infernaux ! sauvez mon fils, seul et dernier espoir de sa famille, qui habite la Thrace, couverte de frimas, sous la garde d'un ancien ami.

Quelque chose de nouveau se prépare : à nos accents lamentables vont se joindre de nouvelles lamentations. Non, jamais mon âme ne fut en proie à une horreur, à un effroi si continu. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre !... ô Troyennes, où sont-ils, pour m'expliquer mes songes ? J'ai vu une biche tachetée, déchirée par la griffe sanglante d'un loup, et violemment arrachée à mes genoux ; spectacle digne de pitié ! Autre sujet de terreur : au-dessus de son tombeau est apparue l'ombre d'Achille ; il demandait comme prix de ses exploits une de nos infortunées Troyennes. Loin de ma fille, ô dieux, loin de ma fille un pareil malheur ! écartez-le, je vous en conjure.

1. Troie. 2. Achille, mort lui aussi à Troie.

**William Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, Scène V (Traduction de François-Victor Hugo (*Second Hamlet*, 1865) Les tirets signalent les vers dans le texte de Shakespeare.)**

*Une autre partie de la plate-forme.*

*Hamlet et le Spectre reviennent.*

HAMLET - Où veux-tu me conduire ? parle, je n'irai pas plus loin.

LE SPECTRE - Écoute-moi bien.

HAMLET - J'écoute.

LE SPECTRE - L'heure est presque arrivée où je dois retourner dans les flammes sulfureuses — qui servent à mon tourment.

HAMLET - Hélas ! pauvre ombre !

LE SPECTRE - Ne me plains pas, mais prête ta sérieuse attention — à ce que je vais te révéler.

HAMLET - Parle ! je suis tenu d'écouter.

LE SPECTRE - Comme tu le seras de tirer vengeance, quand tu auras écouté.

HAMLET - Comment ?

LE SPECTRE - Je suis l'esprit de ton père, — condamné pour un certain temps à errer la nuit, — et, le jour, à jeûner dans une prison de flamme, — jusqu'à ce que le feu m'ait purgé des crimes noirs — commis aux jours de ma vie mortelle. S'il ne m'était pas interdit — de dire les secrets de ma prison, — je ferais un récit dont le moindre mot — labourerait ton âme, glacerait ton jeune sang, — ferait sortir de leurs sphères tes yeux comme deux étoiles, — déferait le nœud de tes boucles tressées, — et hérissierait chacun de tes cheveux sur ta tête — comme des aiguillons sur un porc-épic furieux. — Mais ces descriptions du monde éternel ne sont pas faites — pour des oreilles de chair et de sang... Écoute, écoute, oh ! écoute ! — Si tu as jamais aimé ton tendre père...

HAMLET - Ô ciel !

LE SPECTRE - Venge-le d'un meurtre horrible et monstrueux.

HAMLET - D'un meurtre ?

LE SPECTRE - Un meurtre horrible ! le plus excusable l'est ; — mais celui-ci fut le plus horrible, le plus étrange, le plus monstrueux.

HAMLET - Fais-le-moi vite connaître, pour qu'avec des ailes rapides — comme l'idée ou les pensées d'amour, — je vole à la vengeance !

LE SPECTRE - Tu es prêt, je le vois. — Tu serais plus inerte que la ronce qui s'engraisse — et pourrit à l'aise sur la rive du Léthé<sup>1</sup>, — si tu n'étais pas excité par ceci. Maintenant, Hamlet, écoute ! — On a fait croire que, tandis que je dormais dans mon jardin, — un serpent m'avait piqué : ainsi, toutes les oreilles du Danemark — ont été grossièrement abusées par un récit forgé de ma mort. — Mais, sache-le, toi, noble jeune homme ! — le serpent qui a mordu ton père mortellement — porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET - Ô mon âme prophétique ! Mon oncle ?

LE SPECTRE - Oui, ce monstre incestueux, adultère, — par la magie de son esprit, par ses dons perfides — (oh ! maudits soient l'esprit et les dons qui ont le pouvoir — de séduire à ce point !), a fait céder à sa passion honteuse — la volonté de ma reine, la plus vertueuse des femmes en apparence... Ô Hamlet, quelle chute ! — (...)

**MAURICE MAETERLINCK *Les Aveugles* (1891)**

LA JEUNE AVEUGLE. - Oh! comme il pleure! - Qu'y a-t-il ? - Ne pleure pas. - N'aie pas peur ; il n'y a rien à craindre, nous sommes ici ; nous sommes autour de toi. - Que vois-tu? - Ne crains rien. - Ne pleure pas ainsi ! Que vois-tu ? - Dis, que vois-tu ?

LA PLUS VIEILLE AVEUGLE. - Le bruit des pas se rapproche par ici ; écoutez donc! écoutez donc!

LE PLUS VIEIL AVEUGLE. - J'entends le frôlement d'une robe contre les feuilles mortes.

LE SIXIÈME AVEUGLE. - Est-ce une femme?

LE PLUS VIEIL AVEUGLE. - Est-ce que c'est un bruit de pas?

PREMIER AVEUGLE-NÉ. - C'est peut-être la mer dans les feuilles mortes?

LA JEUNE AVEUGLE. - Non, non, ce sont des pas ! ce sont des pas! ce sont des pas !

LA PLUS VIEILLE AVEUGLE. - Nous allons le savoir; écoutez donc les feuilles mortes!

LA JEUNE AVEUGLE. - Je les entends, je les entends presque à côté de nous! écoutez! écoutez! - Que vois-tu. ? Que vois-tu?

LA PLUS VIEILLE AVEUGLE. - De quel côté regarde-t-il ?

LA JEUNE AVEUGLE. - Il suit toujours le bruit des pas! - Regardez! regardez! Quand je le tourne il se retourne pour voir... Il voit! il voit! il voit! - Il faut qu'il voie quelque chose d'étrange !...

LA PLUS VIEILLE AVEUGLE, *elle s'avance*. - Élevez-le au-dessus de nous, afin qu'il puisse voir.

LA JEUNE AVEUGLE. - Écartez-vous! écartez-vous! *Elle élève l'enfant au-dessus du groupe d'aveugles*. - Les pas se sont arrêtés parmi nous !...

LA PLUS VIEILLE AVEUGLE. - Ils sont ici ! Ils sont au milieu de nous !...

LA JEUNE AVEUGLE. - Qui êtes-vous?

*Silence.*

LA PLUS VIEILLE AVEUGLE. - Ayez pitié de nous!

*Silence. - L'enfant pleure plus désespérément.*